

ÉTIENNE BOMPAIS-PHAM

# TUER LE BON GAY

ÉDITIONS MAÏA

**Découvrez notre catalogue sur :**

**<https://editions-maia.com>**

Un grand merci à tous les participants de simply-crowd.com qui ont permis à ce livre de voir le jour :

MÉLANIE BOMPAIS  
PAULINE BOMPAIS  
CAMILLE BOMPAIS-PHAM  
GUY BORDIN  
SALIM BOUREBOUNE  
MATTHIEU BOUTAUD  
MEL CONRY  
CÉDRIC DEMÉAUTIS  
ANGELA FULBERT  
CYRIL GRENADOU  
JONATHAN GUEGUEN  
ALEXIA HOUEL

BUCK JONES  
MILENA KORALCZYK  
ALEXANDRA LE BARTZ  
ADELINE MAERTEN  
FLORIE MAERTEN  
MIREILLE NOVIS  
AURÉLIE OMAR  
ANGELIQUE PHAM  
DUY PHAM  
OLIVIER RENAUD  
LAURE SÉCHER  
SVEN WACQUET

Ce roman est une œuvre de fiction.

Tout y est vrai et faux par nature.

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier  
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou  
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN : 978-2-37916-558-0

Dépôt légal : janvier 2021

*À Camille  
pour m'avoir permis d'être l'homme que je suis*

*Un remerciement sincère pour leurs conseils éclairés,  
qui ont mis de l'ordre dans le joyeux bordel de mon manuscrit initial,  
à Alexia, Corinne, Florence et Régis*



# PARIS

## I

J'ai trente ans et dans quelques heures je vais foutre ma vie en l'air.

Au départ, la déflagration ne s'est pas fait entendre.

Nous étions samedi soir. En juin. Après trois semaines de pluie, la canicule rissolait la France. Paris cuisait et y circuler à vélo parmi les bus, les VTC et les scooters consistait à pédaler dans un four à chaleur tournante. Le pays tirait la langue. Les supermarchés, les cinémas et les glaciers étaient les seuls à garder le sourire.

Pour respirer, il ne restait que les quais et les jardins. Bien sûr, les Parisiens s'étaient tous mis d'accord pour échouer en bancs sur les berges. Le long de la Seine, les seuls chemins encore praticables étaient congestionnés par les Pakistanais qui transportaient des sacs-poubelle comme le père Noël son sac de jouets, en criant :

— Bière ! Rosé ! Despé !

Arthur, Marie et moi avons donc remonté Rivoli, en ralentissant devant chaque entrée de magasin pour nous baigner dans les vapeurs de climatisation comme des chats dans un rayon de soleil. Puis, nous nous sommes arrêtés au jardin du Louvre. La foule y était aussi compacte que dans une boîte de Pringles, mais on pouvait encore respirer. En bons Parisiens, nous avons soupiré en nous laissant couler sur l'herbe sèche.

Arthur est assis en tailleur, une 1664 entre les cuisses. Marie est étendue de son long, les jambes croisées, le visage en arrière en offrande au « Dieu Soleil ». Moi, je suis allongé à la romaine sur l'herbe, une fesse déjà engourdie.

Ma tête est tournée vers Arthur, mais mes yeux sont subjugués par un garçon assis à quelques mètres. Il n'est pas beau. Sa morphologie est déséquilibrée, avec une mâchoire trop carrée pour un corps trop maigre. Pourtant, il m'envoûte. Je n'arrive pas à détourner le regard de cette crème solaire mal étalée sur ses joues. Il est craquant. C'est comme s'il criait au monde son refus de l'uniformité. Il doit avoir une vingtaine d'années et j'adore son innocence.

Deux filles, trimbalant un cabas Monoprix à bout de bras, s'ajoutent aux trois autres. Elles lâchent leur barda, se baissent et l'embrassent.

— Joyeux anniversaire, *Birthday Boy* !

Je grimace. Les apollons sont toujours entourés d'une basse-cour. Il rougit sous sa crème solaire. Son regard se détourne et effleure le mien sans me voir. Un coin de ma bouche sourit. J'habite son paysage.

Le mouvement de son poignet et ses doigts aux phalanges disproportionnées me ramènent l'image de Wes, ce garçon qui avait obsédé mes deux premières années de lycée. Me reviennent en une postmonition les stages de théâtre dans une ancienne bergerie reconverte en salle des fêtes près de Salon-de-Provence. Nous nous échappions de la salle de répétition tard le soir pour nous isoler dans l'obscurité. Je sens à nouveau l'herbe sèche sous nos pieds et sa main assurée dans la mienne, quand nous nous précipitions dans la nuit noire. Nous abandonnions la vieille bâtisse pendant que les autres répétaient leur scène. Et dans l'ombre des sapins, tout disparaissait. Les fuis-moi-je-te-suis et suis-moi-que-je-te-fuis que nous rejouions au lycée. Les crises d'hystérie évangélique de ma mère. C'était comme si je respirais enfin après des jours d'apnée.

Puis, en un rappel, tout s'arrêtait. Comme venue d'un autre monde, la voix d'une collègue nous hélait. La réalité reprenait forme. La lune ressurgissait. Et ma main lâchait celle de Wes. Les siennes se plantaient dans ses poches et, dans une claudication grotesque avec ses poings dans son short, il se ruait vers la bergerie. Othello entrait en scène. Moi, j'attendais que mon caleçon dégonfle, avant de tirer à mon tour la porte de la salle.

De Wes, les parties du corps les plus érotiques, qui me troublent encore quinze ans plus tard, sont ses mains. Ses longs doigts osseux. Ses lèvres agitent encore quelque chose chez moi. J'ai pu les goûter une fois. Ou deux. Pas plus. Elles étaient acides et salées. Enivrantes. Comme une tek paf.

Si j'avais pu voir son sexe, peut-être aurait-il pris le dessus sur ses mains et ses lèvres. Et sur la romance à la Disney qu'il me reste de lui.

— Pourquoi tu souris ? me demande Arthur.

Mes yeux se focalisent sur lui. Mon regard percute mon reflet sur ses lunettes. Mes cheveux bruns, en bataille, écrasés sur mon front par la sueur et mon casque de vélo. Mes joues bouffies rougissant sous le soleil. Dans cette même position de phoque échoué, allongé, à moitié redressé sur un coude. Je fais la moue. Mon double menton et mon ventre débordent de mon pantalon. Pas étonnant que le « *Birthday Boy* » ne me remarque pas. Je contracte les abdos pour tenter de m'arranger. Aucune différence. La moue grimace.

— Je ne souris pas. Je ne sens plus ma cuisse.

Arthur ne bronche pas. Ses sourcils broussailleux se froncent au-dessus de ses montures. Dans son reflet, toujours, je prends conscience des vêtements que j'ai piochés dans le noir ce matin : chemisette jaune et chino violet. Merde... avec mes Stan Smith bleues tachées de graisse de vélo, je ressemble à un putain d'arc-en-ciel. Trapu.

Un nouveau rictus tord ma bouche.

— Change de position.

Je me redresse et m'étire. Mon dos craque. Je croise les jambes,

j'empoigne ma bière et la vide d'un trait, avant de la poser à côté des huit déjà vides. J'en attrape une autre.

— Je vais pissoyer, les amis ! s'exclame Marie.

— Moi aussi, ajoute Arthur. Allons nous trouver un coin tranquille.

Arthur enfonce sa casquette sur les yeux. Aujourd'hui, il porte celle qu'il s'est offerte in extremis à l'aéroport de Reykjavik. Le profil d'un pêcheur islandais brodé sur le devant. Il se lève et ses jambes s'allongent sans fin devant mes yeux, qui remontent jusqu'à son short minuscule dont les plis ne laissent rien échapper de ce qu'il renferme. Son corps crie le sexe. Je laisse échapper un sourire. Et un ronronnement. Arthur me tire la langue. Il a compris mon manège.

Marie réajuste ses lunettes de soleil, griffées du nom d'un fameux créateur dont je n'ai jamais entendu parler. Elle se jette sur ses pieds. Elle frotte le bas de sa robe à fleurs, censée aussi être tendance, et s'éloigne au bras d'Arthur.

Leur allure tranche. Avec ses chaussures bateaux et son polo blanc, Arthur donne l'impression de descendre de son voilier amarré à Pont-Aven. Marie fait plutôt baba dans sa longue robe et ses ballerines. Pourtant, c'est elle qui porte du Christian Lacroix. Lui raccommode depuis deux ans le même short blanc H&M. Ils tournent au premier buisson.

Je plonge la main dans mon chino et en extrais mon téléphone. J'appuie sur l'icône de Tumblr. L'application s'ouvre. Le temps que les photos se chargent, je lève la tête.

Birthday Boy est toujours là. Un groupe l'auréole. Ils ont tous le même âge. Il doit s'agir d'une bande d'étudiants, de lettres probablement. Leur discours sur le champ lexical de l'enfermement chez Modiano ne laisse aucun doute. Un classique des soirées au rosé de lettrés de la Sorbonne... Avec Vincent Delerm (en tout cas à mon époque). Birthday Boy a étiré ses jambes. Ses immenses Nike Air jaunes pointent vers moi. Avec ses genoux aussi disproportionnés, il donne l'impression d'un pantin. Je jouerais bien avec lui. Je glousse intérieurement de ma blague. Son regard croise le mien. Un sourire se dessine sur son visage. Ai-je vraiment ri ?

Je baisse les yeux. Le fil d'actualité de mon Tumblr est chargé. Apparaissent les photos et vidéos de sexes érigés, fesses bandées, torses contractés... Publiées par tous les blogueurs que je suis. La plupart s'exhibent dans le métro, le bus, les toilettes publiques... Pour le plus grand plaisir de mon œil pervers. La vidéo volée d'un homme à une pissotière démarre en silence. À travers le trou creusé dans une paroi, où le cadreur a positionné son appareil, apparaissent distinctement le sexe et la pisse impudique. Je commence à avoir chaud. J'adore les caméras cachées. J'appuie sur l'icône de messagerie. Kum Kardashian a envoyé deux messages.

*Kum Kardashian : Ça fait longtemps que tu n'as pas publié de vidéo.*

*Kum Kardashian : Si t'as besoin d'un réalisateur, j'ai le sens de la mise en scène.*

Je souris. Ce type m'écrit depuis des semaines. Il n'a jamais rien à

raconter. Il partage seulement l'excitation provoquée par mes photos ou vidéos. Il n'est pas le seul à m'envoyer des messages. Certains les agrémentent de productions personnelles. Je les remercie et la discussion se tarit d'elle-même. Mais Kardashian ne lâche pas prise : il se rappelle à moi tous les jours. Et je ne peux m'empêcher de lui répondre, toujours terrifié à l'idée qu'Arthur découvre un jour les échanges. Sucrer n'est pas tromper. Mais se raconter... ?

*Narcissus Is Black* : *J'aimerais bien voir ça.*

(Narcissus Is Black, c'est moi.)

Sa réponse ne se fait pas attendre.

*Kum Kardashian* : *Je ne suis pas loin de Paris. Fontainebleau est à trois quarts d'heure.*

Je relève les yeux. Les silhouettes de Marie et Arthur reviennent. Je replace difficilement le téléphone dans ma poche, déjà encombrée par ailleurs. L'idée de rencontrer Kum Kardashian m'excite toujours. Même si je sais que nous n'aurions rien à nous raconter si cela devait arriver.

— C'est évidemment dans *Les Deux Poètes* qu'il apparaît en premier ! s'exclame Marie.

— Ah bon ? J'aurais plutôt dit *Splendeurs et Misères des courtisanes*.

— Non, il arrive bien plus tard !

— Vous parlez de qui ? osé-je.

— Rubempré.

— Aucune idée de qui c'est.

— Le premier homosexuel de la littérature française ? explique Arthur d'un coup de poignet. Balzac ?

(Il a vraiment utilisé un point d'interrogation ?)

— D'accord. Et vous cherchez le livre dans lequel il apparaît pour la première fois, c'est ça ?

— Oui...

(Il a soupiré, non ?)

Je me tais. De Balzac, je n'ai rien lu. À peine suis-je arrivé au bout de la quatrième de couverture du *Père Goriot*. J'ai passé mon adolescence à ratisser internet à la recherche des résumés des classiques pour bricoler mes devoirs. C'était bien avant Google et Wikipédia. Il aurait été aussi rapide pour moi de lire les livres, mais je m'y refusais. Et je peux vous assurer que les résultats pertinents étaient si rares que, lorsque j'ai trouvé le fin mot de l'histoire d'*À Rebours*, j'étais aussi fier que si j'avais lu moi-même le maudit roman. Aujourd'hui, les cancren n'ont plus aucun mérite...

— C'est pas dans *Le Père Goriot* ? tenté-je.

— Non, tu confonds avec Rastignac.

Après la fac, j'ai commencé à noter le titre des livres dont j'entendais parler, à les acheter et à les empiler sur ma table de chevet, dans l'attente de les décimer avant de m'endormir. J'ai arrêté. Il m'a fallu trois ans avant que je me décide à dépoussiérer *Germinal* et à le revendre. Cent euros. Voilà ce que m'ont rapporté tous ces classiques.

Je n'ai pas non plus lu Zola. Ça ne serait bien sûr pas grave si l'unique



objectif que je me suis fixé dans la vie n'était pas d'être auteur. Pas simplement d'écrire un roman, mais d'être un putain d'écrivain publié et reconnu. Comme tous ces acteurs qui rentrent chez eux épuisés par une journée à essuyer des tables et qui, en se brossant les dents le soir, remercient un parterre de professionnels du cinéma de leur avoir décerné le Colgate D'Or, moi, je me surprends parfois à répondre au journaliste littéraire de France Culture (aucune idée de son nom). Dans mes élucubrations, comme je le ferais dans le studio de radio, je ponctue mes phrases de « euh », « c'est cela, oui » et cite, comme je jure, Proust, Mann et Maupassant.

— Google est mon ami !

Marie extrait son iPhone de son sac Hermès ou Vuitton, tape trois mots sur l'écran et l'affiche à trois centimètres du visage d'Arthur.

— *Illusions perdues* ! « Les Deux Poètes » !

— Eh bien, il faut croire que tu as gagné... soupire Arthur.

Bien sûr, je lis. De Philippe Djian à Stieg Larsson, en passant par Becky Albertalli, j'ai toujours un livre qui traîne dans mon sac. Mon profil sur Babelio, le réseau social du livre, est actif. Le problème, c'est qu'il part dans tous les sens. Je ne suis pas abonné à un genre ou à un auteur en particulier. Résultat, une semaine je reçois dans ma boîte mail une invitation pour la Soirée du Noir, une autre pour rencontrer tel auteur de romances lesbiennes ou de fantasy dont je n'avais jamais entendu parler. Ce que j'écris aussi file à vau-l'eau. Si vous naviguez sur ma bibliothèque des textes inachevés, vous tomberez sur du fantastique, du policier, du noir, de l'historique... Je ne suis expert de rien ni personne. Or dans un monde où Google et Wikipédia font partie des dix sites les plus consultés, savoir un peu de tout ne signifie pas grand-chose.

— Et toi, ça va, le boulet ?

Je hausse la tête et les sourcils. Arthur et Marie me dévisagent.

— Moi ? Quoi ? Boulet ?

— Non, toi, *boulot*. Ça va ?

— Euh... ça va...

Aux regards encore plantés sur moi, je comprends que ma réponse ne suffit pas. Je plisse un œil et réfléchis. Je n'aime pas partager mes émotions. Je préfère les faits. Ils ne me trahissent pas. Personne pour dire ce que j'aurais dû ressentir. Un fait est un fait. J'essaie de piocher une anecdote de ma mémoire, mais le hasard m'est inutile. Le challenge est compliqué : raconter mon métier ne tient pas une foule en haleine. Je n'ai pas la splendeur d'une Marie, son courage de plaquer un salaire de directrice marketing pour monter sa propre boîte. Je n'ai pas l'élégance de tutoyer le directeur France de telle compagnie internationale. Je me love plutôt dans mon microposte de community manager d'une boîte de pub, et dans ce rêve d'être un jour l'écrivain que je me promettais de devenir quand ma prof de français soupirait : « cette nouvelle est bien, mais elle pourrait être tellement mieux si... » Bâtir un projet professionnel, ce serait couler dans ses fondations mes fantasmes d'écriture.

— Judith, ma collègue neurasthénique, a pleuré, comme tous les jours,